1

QUAND TA VIE EST BOULEVERSÉE

Les parents ne sont pas parfaits (les enfants non plus). Ils se rencontrent, ils tombent amoureux, ils se marient (ou pas), ils font un, deux ou, dans le cas des miens, trois enfants. Puis la fleur de l'amour se fane : ils divorcent (ou ils se séparent). Et après ?

Ce n'est pas comme d'habitude, songeai-je en entendant les hurlements furieux dans la chambre d'à côté.

Mes parents avaient la fâcheuse habitude de se disputer tous les soirs, et je me trouvais aux premières loges. J'étais bien le seul que ça dérangeait : mes deux sœurs, elles, dormaient paisiblement à l'autre bout du couloir.

J'eus un pressentiment : cette nuit-là serait une des dernières ici. Je ne savais pas pourquoi (ce n'était qu'une dispute de plus) mais je sentais que ma vie allait basculer.

Je renonçai à l'idée (ô combien séduisante !) de m'endormir et me redressai dans mon lit. Dehors, la pluie

coutumière (que j'adore) de Bretagne (que j'adore) s'en donnait à cœur joie contre les carreaux.

J'attrapai mon téléphone : « Tu dors ? », envoyai-je à mon meilleur ami, Matéo. Pas de réponse.

À côté, les cris de mes parents continuaient à me tympaniser. Je soupirai, attrapai les boules Quies sur mesure dans lesquelles j'avais investi toutes mes économies, et les coinçai dans mes oreilles. Les vacances d'été s'annonçaient mal.

J'ignore si j'ai dormi cette nuit-là. Si ce fut le cas, des éclats de voix s'insinuèrent dans mes rêves pour les transformer en cauchemars.

*
* *

– Y a plus de pain ni de céréales ? grogna Azalée (17 ans), avec cet air revêche qui ne la quittait jamais.

– Tu n'as qu'à descendre en acheter ! répondit Marguerite, notre reine mère.

Azalée grommela et se replongea dans son téléphone.

– T'as qu'à manger mes biscottes ! proposa Hyacinthe (7 ans).

Azalée ignora la très pragmatique proposition. Bref, tout était normal ce matin… sauf mon père. Il restait prostré sur sa chaise, mâchant mécaniquement, sans regarder personne, et surtout pas maman. À 11 heures, il n'avait pas encore pris sa douche, et sa barbe lui mangeait le visage comme une ombre.

Aucune de mes sœurs ne semblait remarquer qu'un truc clochait. Moi, j'observai sans rien dire. De toute façon, mon intervention n'aurait rien changé, sinon attiser les conflits. J'ai le don d'énerver mes sœurs : Azalée me reproche de frimer avec mon vocabulaire d'académicien, et Hyacinthe me fait tout expliquer, parce qu'elle veut tout comprendre (c'est pourquoi elle passe pour un génie). Quant à maman, elle prétend que je suis PPP : Prétentieux-Pompeux-Pontifiant (rien que ça).

Elles ne comprennent pas que j'aime les mots. Moi, ça m'amuse de puiser dans la richesse de la langue française (il m'arrive de lire le dictionnaire pour me distraire). Coincé entre mes sœurs et ma mère, je ne peux compter que sur papa, le seul à être fier de mes prouesses verbales.

Maman se racla la gorge. Tous les regards convergèrent vers elle, excepté celui d'Azalée, toujours rivé sur son téléphone.

– Mes enfants, commença maman en nous fixant tour à tour.

Ça démarrait mal : elle ne parle comme ça que lorsqu'elle a pris « la meilleure décision pour votre bien-être, les enfants ».

– Tu peux poser ton portable deux secondes, ma chérie ?

Azalée lui jeta un regard atrabilaire, mais posa son téléphone.

Sigmund, notre chat, sauta sur la table (il savait pourtant

très bien que c'était interdit), mais personne n'osa interrompre maman pour le rappeler à l'ordre.

– Mes enfants, votre père et moi avons opté pour une solution qui conviendra à tous. Nous souhaitons que vous puissiez grandir dans un environnement épanouissant. Certes, nous savons que les enfants ont besoin de…

– Abrège ! coupa Azalée.

Hyacinthe ouvrit tout grand ses tout petits yeux verts et dévisagea nos parents d'un air inquiet.

– Nous ne pouvons plus vivre comme ça, déclara maman en tentant de réprimer ses émotions. Nous avons donc décidé de nous séparer.

Je m'étais préparé à cette nouvelle, mais la recevoir, là, maintenant, me paralysait. Ce qui me toucha le plus, ce fut de voir ma grande sœur au bord des larmes. Étonnamment, Hyacinthe encaissa mieux le choc. Elle scruta successivement les parents, comme si elle était plus triste pour eux que pour elle.

En résumé : papa reste à Nantes et maman se casse avec ses trois boulets aux chevilles (elle ne l'a pas vraiment dit, mais c'est comme ça que je l'ai compris). Depuis toujours, elle proclame qu'elle ne peut pas élever ses enfants seule (« Une famille monoparentale, non merci ! »), mais cela ne l'empêche pas de déménager… et de nous embarquer avec elle (la loi, malheureusement, ne nous autorise pas encore à nous élever tout seuls).

– À l'autre bout de la France ! précisa-t-elle, triomphante. À Nice !

Pourquoi diable Nice ? Pourquoi pas Rennes, Brest ou même Bordeaux ? La réponse est simple. Elle avait demandé et obtenu le graal de l'Éducation nationale : un poste d'enseignante au lycée Masséna, tellement prisé, tellement difficile à décrocher (avait-elle anticipé la séparation ? Depuis quand ?).

Pas étonnant : maman était brillante (en général, elle nous cassait les pieds, mais avec talent). Agrégée d'histoire, elle parlait six langues vivantes dont l'italien – « Un avantage évident, en bordure du Piémont », ajouta-t-elle.

Et ce n'était pas tout. Elle était fière d'avoir déniché un appartement dans une résidence senior. Informée « du marché locatif très tendu à Nice », elle avait sauté sur la petite annonce d'un Ehpad : le directeur cherchait une famille dans le cadre d'un « test intergénérationnel ». Le loyer était minuscule. Elle se trouvait miraculeusement chanceuse.

Maman nous raconta quelques bobards, du genre : « vous aurez toujours de gentils grands-parents autour de vous, ils joueront au Scrabble avec toi » (moi !) ; « ils s'amuseront avec toi » (ma petite sœur de 7 ans) ; « ils t'aideront pour tes devoirs de philo » (ma grande sœur en terminale). Elle seule pouvait y croire.

Le chrysanthème que j'étais allait donc retrouver son état naturel ou presque : j'allais devenir *Chrysbaba et les 40… vieillards.*